

AVANT-PROPOS

L'homélie sur saint Phocas, martyr, a été très-certainement prononcée à Constantinople. L'authenticité de cette homélie est également indubitable. Quant à l'année où elle aurait été prononcée, nous ne sommes pas aussi bien fixés. Un mot de Chrysostome sur l'habitude où il est, non de persécuter, mais d'être persécuté, permettrait jusqu'à un certain point de rapporter cette homélie à la fin de l'année 403, ou au commencement de l'année 404, époque voisine de sa première persécution et de son premier exil.

Le Ménologe grec édité à Venise parle, au vingt-deux septembre, de deux Phocas martyrs, tous deux originaires de Sinope, mais dont l'un fut évêque, tandis que l'autre resta simple jardinier. C'est de Phocas évêque qu'il serait question, au sentiment de Fronton-le-Duc, dans le discours de saint Chrysostome : il le conclut du titre de sacré martyr que l'inscription lui donne, titre sous lequel les Grecs désignent souvent dans leur Ménologe les évêques et les prêtres martyrs. Dans cette homélie, l'orateur, après quelques mots sur Phocas, combat les anoméens : on sait qu'il lutta contre eux, non seulement à Antioche, mais encore à Constantinople.

HOMÉLIE

1. Comme la ville resplendissait hier à nos yeux ! elle étincelait de splendeur et d'éclat, non à cause de ses nombreuses colonnes, mais parce qu'un martyr venu du Pont arrivait en pompe au milieu de nous. Il a vu votre esprit d'hospitalité, et il vous a comblés de bénédictions; il a admiré votre zèle, et il a béni ceux qui étaient présents. J'ai déclaré bienheureux ceux qui étaient accourus et qui avaient respiré l'odeur suave du martyr; j'ai déclaré malheureux ceux qui n'y assistaient pas. Mais, pour que leur malheur ne soit pas irréparable, nous publions les louanges de ce saint encore aujourd'hui; de la sorte, ceux que leur négligence avait précédemment éloignés, qu'ils s'efforcent d'obtenir du martyr, par leur ferveur, une double bénédiction. Je vous l'ai dit souvent, et je ne cesserai de vous le dire, je ne réclame pas le châtement de vos prévarications; j'offre seulement le remède à vos infirmités. Etiez-vous absents hier ? Venez du moins aujourd'hui, afin que vous le voyiez conduit au lieu qui lui est destiné. L'avez-vous vu porté à travers la place publique ? Considérez-le maintenant sur les flots, afin que les deux éléments soient comblés de ses bénédictions. Que personne ne demeure étranger à cette sainte solennité. Que la vierge ne reste point chez elle, que la femme ne garde point la maison, dépeuplons la ville et rendons-nous au tombeau du martyr. Et voyez, les empereurs eux-mêmes se joignent à notre cortège. Quelle excuse aurait donc le simple particulier, quand les empereurs, laissant leurs palais, se transportent auprès du tombeau d'un martyr ? Telle est la puissance des martyrs : non seulement les particuliers, mais encore les têtes ceintes du diadème sont prises dans leurs filets. Voilà ce qui confond les Grecs, ce qui fait l'opprobre de leur erreur, la ruine des démons; voilà notre noblesse à nous, et la couronne de l'Eglise.

Oui, je me livre aux élans et aux transports les plus vifs avec les martyrs, quand leur trophée au lieu de prairies, le sang qu'ils ont répandu, au lieu de fontaines, frappent mes regards : leurs ossements ont été dévorés, mais leur mémoire acquiert tous les jours une jeunesse nouvelle. Il est impossible que le soleil s'éteigne : de même pour la mémoire du martyr; c'est le Christ qui l'a déclaré : «Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.» (Mt 24,35) Mais, pour l'éloge du martyr, attendons le temps convenable; ce que nous avons dit suffit au zèle de ceux qui n'ont pu se rassembler et augmenter l'éclat de ce jour de fête. Je vous répéterai aujourd'hui ce que je vous disais hier : la gloire du martyr ne gagnera rien à votre concours, quelque nombreux qu'il soit; mais d'abondantes bénédictions seront votre partage si vous êtes venus auprès du martyr. De même qu'en regardant le soleil, vous n'ajoutez rien à l'éclat de cet astre, mais vous illuminez votre propre regard; de même, en honorant le martyr, vous n'ajoutez rien à son honneur, mais vous attirez sur vous sa glorieuse bénédiction. Faisons aussi de la mer une église, sortant d'ici avec des flambeaux, portant le feu au milieu des eaux et les couvrant de flammes. Que personne ne redoute les flots; le martyr n'a pas craint la mort, et vous craindriez l'eau ? Mais c'est assez sur ce point; à l'aide de ce qui vous a été lu aujourd'hui, nous allons vous servir le repas accoutumé. Si nos corps sont à l'étroit, que notre âme prenne son essor; ce ne sont pas vos rangs serrés, mais votre ferveur que je considère. C'est un doux spectacle pour le nautonier que la mer agitée, de même pour l'orateur sacré c'est un doux spectacle qu'une assemblée ondulant comme des flots. Et dans ces eaux-ci, il n'y a ni saumure, ni écueils, ni monstres; c'est une mer, ce sont des abîmes d'où s'exhale une suave odeur. Ici les vaisseaux ne vont point d'une terre à une autre; mais ils voguent de la terre vers le ciel, chargés non d'argent, d'or et de biens matériels, mais de foi, d'ardeur, de sagesse et de charité.

2. Eh bien, lançons vigoureusement ce navire qui ne périt jamais, n'éprouve jamais de naufrage; mais prêtez à nos paroles une attention soutenue. Le psaume d'aujourd'hui nous conduit en face des hérétiques, non pour les renverser, s'ils sont debout, mais pour les relever du sol où ils gisent. Telle est, en effet, la guerre que nous faisons, elle ne porte pas la mort là où règne la vie, mais elle porte la vie là où règne la mort, tant elle respire de bonté et de mansuétude ! Je ne mets point en œuvre les persécutions; si j'attaque, c'est par la parole, non l'hérétique, mais l'hérésie : ce n'est pas l'homme que je prends en aversion, c'est l'erreur que je hais et que je désire détruire. Je ne fais point la guerre aux substances, les substances étant l'œuvre de Dieu; mais je voudrais redresser les sentiments qui ont été corrompus par le diable. C'est ainsi que le médecin en soignant un malade, loin d'attaquer le corps, cherche à le délivrer du mal qui le consume. De même, si j'entre en hostilité avec les hérétiques, ce ne sont pas les hommes eux-mêmes que j'attaque, mais l'erreur que je voudrais extirper, mais la

HOMÉLIE SUR SAINT PHOCAS

corruption dont je voudrais les délivrer. Pour moi, c'est à subir et non à exercer des persécutions, à être tourmenté et non à tourmenter, que je suis accoutumé. Le Christ aussi triomphait, non en infligeant, mais en souffrant le supplice de la croix; non en donnant, mais en recevant des soufflets. «Si j'ai mal parlé, disait-il, montrez-moi en quoi je l'ai fait; mais si, au contraire, j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?» (Jn 18,13) Le Maître de l'univers se justifiant auprès du serviteur du grand prêtre, après avoir eu la bouche meurtrie, cette bouche d'où est sortie la parole, cette bouche qui a dompté la mer, qui a rappelé d'entre les morts Lazare après quatre jours de sépulcre, qui mettait en fuite le mal, qui dissipait les maladies et les péchés; voilà un des actes merveilleux du Crucifié. Quand il pouvait lancer la foudre, ébranler la terre, dessécher la main du serviteur, au lieu d'agir ainsi, il veut bien se défendre et triompher par la douceur; vous instruisant par là, vous qui n'êtes qu'un homme, à ne jamais vous emporter, et, soit que l'on vous crucifie, soit que l'on vous frappe au visage, à dire avec votre Maître : «Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi Je l'ai fait; si au contraire, j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ?»

Et remarquez sa charité, il venge les injures de ses serviteurs, et il néglige ses propres injures. Un jour un prophète, reprenant un monarque impie, s'approche et dit : «Autel, écoute.» (III R 13,2) Comme le roi Jéroboam offrait debout un sacrifice aux idoles, le prophète survenant s'adresse à l'autel. – Que faites-vous, ô prophète ? Quoi, vous laissez l'homme et vous interpellez l'autel ? – Oui, répond-il. – Et pourquoi ? – L'homme étant devenu plus insensible que la pierre, je m'adresse à celle-ci, et je néglige celui-là, pour vous apprendre que la pierre écoute, si l'homme n'écoute pas : «Ecoute, autel, écoute» et au même instant l'autel est brisé. Le roi étend sa main pour saisir le prophète, et il ne peut la retirer à lui. Voyez-vous l'autel écouter plus docilement que le prince ? Voyez-vous le prophète laisser l'homme doué de raison; et s'adresser à l'être insensible, pour guérir par la docilité de celui-ci l'insensibilité et la perversité de celui-là ? L'autel fut brisé et la perversité du prince ne le fut pas. Et notez ce qui arrive : le roi étend sa main pour saisir le prophète, et sa main est aussitôt desséchée. L'accident de l'autel ne l'ayant pas rendu meilleur, un accident qui l'atteint personnellement lui rappelle le devoir d'obéir à Dieu. – Par ménagement pour vous, j'ai voulu faire tomber mon courroux sur la pierre : puisque vous n'avez pas profité de cette leçon, vous aurez vous aussi votre châtiment. Et il étendit sa main, et elle fut sur-le-champ desséchée. Et l'on voyait ce monument de la victoire du prophète, et le prince ne pouvait la ramener à lui. Où était son diadème ? où ses vêtements de pourpre, où sa cuirasse, où son bouclier, où sa lance, où son armée ? Dieu ordonne et toutes ces choses deviennent inutiles; le roi est entouré de ses officiers, et ils ne peuvent le secourir, et ils sont réduits à contempler seulement le coup qui le frappe. Et le roi étendit sa main, et elle fut desséchée. Une fois desséchée, elle porta du fruit. Remarquez, je vous prie, le rapprochement qui se présente avec l'arbre du paradis et l'arbre de la croix. De même que le premier, quoique plein de sève, produisit la mort, et que le second, quoique desséché, produisit la vie; de même la main du roi, quand elle était pleine de force, produisait l'impiété, tandis que desséchée elle produisit la soumission. Telles sont les choses étranges que Dieu opère. Comme je le disais tout à l'heure, lorsqu'on le frappait au visage, il laissait l'auteur de cet outrage impuni; mais lorsqu'on est sur le point d'outrager son serviteur, il frappe un monarque, pour vous apprendre à venger les offenses de Dieu et à oublier vos propres offenses. – J'oublie les miennes pour venger les vôtres : vous aussi, vengez les miennes et oubliez les vôtres. – Mais prêtez-moi toute votre attention. Quand l'heure du combat est sonnée, c'est alors qu'il faut des auditeurs dont l'attention soit soutenue : vous vous rendrez compte ainsi des liens dans lesquels j'embarasse nos adversaires, de la manière dont je dissipe leurs difficultés, vous vous rendrez compte du combat et de la victoire. Si au théâtre les spectateurs, le visage et le corps tendus, considèrent deux hommes aux prises, et suivent des combats ignominieux, des combats qu'il serait honteux d'imiter; à plus forte raison devons-nous être attentifs au langage des saintes Ecritures. Puisque vous louez tant les athlètes, pourquoi ne vous faites-vous pas athlète ? Si vous rougissiez de vous faire athlète, pourquoi répéter les louanges qu'on leur donne ? Il n'en est point ainsi de nos combats, ils nous sont communs à tous, et ils sont également utiles à ceux qui parlent et à ceux qui écoutent. Si j'en viens aux mains avec les hérétiques, c'est pour vous transformer vous-mêmes en athlètes, pour que non seulement dans vos chants, mais encore dans vos entretiens, vous enchaîniez leurs langues.

Que dit donc le Prophète ? «De ma voix j'ai crié vers le Seigneur; de ma voix j'ai adressé à Dieu mes prières.» (Ps 141,1) Suivez bien : est-ce que cette parole serait pour nous une occasion de combat ? Examinez comment s'engage la lutte, et comment je prépare la couronne. «De ma voix j'ai crié vers le Seigneur; de ma voix j'ai adressé à Dieu mes prières.»

HOMÉLIE SUR SAINT PHOCAS

Ici, appelez-moi un hérétique; qu'il soit présent en ces lieux, ou qu'il n'y soit pas. S'il y est présent, qu'il écoute les enseignements de notre voix; s'il n'y est pas, c'est à vous qui nous aurez entendu de les lui transmettre. Je le répète, loin de vouloir le tourmenter s'il est ici, je suis prêt à le dérober aux tourments qui lui viennent, non de notre côté, mais de sa propre conscience, conformément à ce mot : «L'impie fuit sans que personne le poursuive.» (Pro 28,1) Si l'Eglise est une mère qui a ses enfants, en même temps qu'elle accueille ceux-ci, elle ouvre également son sein aux étrangers. L'arche de Noé était comme un édifice public; mais l'Eglise lui est sous ce rapport bien supérieure. L'une reçut des animaux privés de raison et les conserva privés de raison; l'autre reçoit des êtres privés de raison, mais elle les transforme. Par exemple, un hérétique entre-t-il ici renard, j'en fais une brebis; y entre-t-il loup, j'en fais, autant qu'il est en moi, un agneau; s'il s'y refuse, la responsabilité en retombe, non sur moi, mais sur son ingratitude. Le Christ avait douze disciples, l'un d'entre eux le trahit; non que ce fût la faute du Christ, mais bien des sentiments pervers du disciple. Elisée avait aussi un disciple avare, non par la faiblesse de son maître, mais pur suite de sa propre lâcheté. Pour moi, je jette la semence; si vous, qui la recevez dans votre sein, êtes une terre fertile, vous vous couvrirez d'épis; si vous êtes un stérile rocher, je n'ai rien à me reprocher. Que vous écoutiez ou que vous n'écoutiez pas, je ne cesserai de vous répéter mes chants spirituels, de combattre vos blessures, pour que l'on ne dise pas un jour. «Méchant serviteur, il te fallait confier mon argent aux banquiers.» (Mt 25,26) «De ma voix j'ai crié vers le Seigneur; de ma voix j'ai adressé à Dieu mes prières.»

3. Que dites-vous, ô hérétique ? De qui parle le Prophète, et à qui donne-t-il le titre de Seigneur et de Dieu ? car il n'est question que d'une seule personne. En effet, ces malheureux altérant l'Ecriture, au risque de leur propre tête et sans cesse en quête de nouveaux obstacles à leur salut, se précipitent eux-mêmes sans s'en apercevoir dans l'abîme de la perdition. Pour le Fils de Dieu, ni les bénédictions n'augmentent sa gloire, ni les blasphèmes ne l'obscurcissent. La substance incorporelle n'a pas besoin de nos bénédictions : de même qu'en affirmant la splendeur du soleil, nous n'ajoutons rien à son éclat, et qu'en l'assimilant à un corps ténébreux, nous n'ôtons rien à sa nature, et que cette opinion indiquerait suffisamment l'aveuglement où nous serions; de même celui qui déclare le Fils de Dieu une créature, et non le Fils, démontre jusqu'à l'évidence sa propre folie; celui, au contraire, qui le reconnaît consubstantiel, manifeste sa propre droiture; sans que l'un nuise en rien au Fils, ni que l'autre lui serve : seulement le premier compromet son propre salut, que le second assure. Comme je le disais donc, altérant les Ecritures, ils laissent de côté les autres passages pour chercher s'ils ne trouveront pas quelque texte favorable à leur folie. Et ne me dites pas que la faute en est à l'Ecriture; elle n'en est pas à l'Ecriture, mais à leur perversité. Le miel est doux, et pourtant le malade le trouve amer : ce n'est point la faute du miel, c'est la maladie qui en est la cause. De même, les personnes atteintes de démence ne voient pas les choses placées sous leurs yeux; et la faute en est non à ces choses elles-mêmes, mais à l'état d'aliénation de ces personnes. Dieu a fait le ciel pour qu'à la vue de cette œuvre nous en adorions l'auteur. Or, les Grecs ont divinisé cette œuvre : la faute en est non pas à l'œuvre, mais à la perversité des Grecs. Si le méchant ne recueille des avantages d'aucun côté, le bon en trouve en lui-même. Quelle bonté que celle du Christ ! et cependant elle ne servit de rien à Judas. Quoi de plus pervers que le diable ? et cependant Job a été couronné. Ni le Christ ne servit de rien à Judas à cause de son insensibilité, ni le diable ne nuisit en rien à Job à cause de sa droiture. Je fais ces observations afin que l'on accuse, non les Ecritures, mais la perversité de ceux qui dénaturent en l'interprétant une excellente doctrine. Le diable aussi se servait des Ecritures pour disputer avec le Christ. L'Ecriture n'est donc ici pour rien, mais l'esprit qui donne à une doctrine excellente une fausse interprétation.

Pour montrer l'infériorité du Fils à l'égard du Père, les hérétiques vont chercher avec des soins puérils des noms extraordinaires : à propos de ces noms *Dieu* et *Seigneur*, ils disent que le Père est *Dieu*, que le Fils est *Seigneur*, et ils divisent ces noms, et ils donnent celui de Dieu au Père, celui de Seigneur au Fils, comme s'ils étaient chargés de faire les parts et les lots de la divinité. L'Ecriture désigne le Fils sous le titre de Seigneur : est-ce bien vrai ? N'avez-vous pas entendu le psaume d'aujourd'hui parlant d'une seule personne : «De ma voix j'ai crié vers le Seigneur; de ma voix j'ai adressé à Dieu mes prières.» Il donne donc à la même personne le titre de Seigneur et de Dieu : à qui voulez-vous donner le titre de Dieu, au Fils ou au Père ? Sans doute, vous attribuerez au Père ces noms. Donc le Fils est Dieu, et le Père est Seigneur. Pourquoi séparer ces noms ? pourquoi ajouter ici, et là diviser ? Paul ne dit-il pas, et plutôt à Dieu que vous entendissiez Paul et que vous eussiez ce bonheur : «Pour nous, il n'y a qu'un Dieu, le Père, de qui tout est sorti; qu'un seul Seigneur, Jésus Christ, par qui tout a été

HOMÉLIE SUR SAINT PHOCAS

fait.» (1 Cor 8,6) Il n'a point appelé le Fils Dieu. Et comment l'a-t-il qualifié ? de Seigneur. Et en quoi, je vous le demande, le titre de Dieu est-il plus auguste que celui de Seigneur, et celui de Seigneur au-dessous de celui de Dieu ? Soutenez, je vous en prie, votre attention. Si je vous montre que Dieu et Seigneur c'est une même chose, que répondrez-vous ? Vous dites que le titre de Dieu est plus auguste, et que celui de Seigneur l'est moins ?

Écoulez ces mots du prophète : «C'est le Seigneur qui a fait le ciel; c'est Dieu qui a formé la terre.» (Is 45,18) Au Seigneur le ciel, à Dieu la terre. Le prophète attribue à la même personne les titres de Seigneur et de Dieu. «Écoute, Israël, lisons-nous encore; le Seigneur ton Dieu, le Seigneur est unique.» (Dt 6,4) Voilà le nom de Seigneur employé deux fois et celui de Dieu une seule : en premier lieu, le mot Seigneur; puis le mot Dieu; puis encore le mot Seigneur. Si ce dernier était de pire condition que l'autre, l'Écriture n'aurait pas, à propos de cette grande nature, fait précéder du titre le moins noble le titre le plus noble; elle se serait contentée d'employer celui-ci et elle n'y aurait pas ajouté celui-là.

Avez-vous saisi mes paroles ? je répète la même doctrine, car ce n'est pas ici un théâtre de parade; il s'agit d'un enseignement qui produira la componction; il ne faut pas que vous vous retiriez sans défense, mais complètement armés. Vous prétendez, ô hérétiques, que le mot Dieu est plus digne, et celui de Seigneur moins digne ? Je vous ai rappelé les paroles du prophète : «C'est le Seigneur qui a fait le ciel; c'est Dieu qui a formé la terre.» Je vous présente encore Moïse disant : «Écoute, Israël, le Seigneur, ton Dieu, le Seigneur est unique.» Comment serait-il unique, si ces deux noms désignaient, l'un une substance supérieure, l'autre une substance inférieure ? Une substance ne saurait être ni inférieure ni supérieure, mais égale et parfaitement simple. «Le Seigneur ton Dieu, le Seigneur est unique.» Voici la preuve que le nom de Seigneur équivaut à celui de Dieu; car enfin, si le nom de Seigneur est moins noble, et celui de Dieu plus noble, quel nom a été le sien ? Est-ce le nom plus obscur de Seigneur où celui plus élevé de Dieu ? S'il vous dit : Quel est mon nom ? Que répondrez-vous, ô hérétique ? Direz-vous que le nom de Seigneur convient mieux au Fils, et celui de Dieu au Père ? Et si je vous montre que celui de Seigneur tout inférieur qu'il est, désigne le Père, que ferez-vous ? «Qu'ils sachent que votre nom est Seigneur,» dit le prophète. (Ps 82,19) Il ne dit pas Dieu : et pourtant si le mot Dieu est le plus noble, pourquoi n'a-t-il pas dit : «Qu'ils sachent que votre nom est Dieu.» Si le mot Dieu est son nom propre et caractéristique, et si le mot Seigneur lui est étranger et se trouve indigne de lui, pourquoi ce langage : «Qu'ils sachent que votre nom est Seigneur.» Pourquoi emploie-t-il ce mot simple, éloigné et au-dessous de la grandeur divine, au lieu d'un mot noble, élevé et digne de cette grandeur ? Mais pour vous apprendre que celui-là n'a rien qui le rapetisse et le rabaisse, et qu'il possède la même énergie : «Qu'ils connaissent, dit le prophète, que votre nom est Seigneur. Vous seul êtes élevé au-dessus de toute la terre.»

4. Vous ne vous retirez pas néanmoins du combat, et vous persistez à soutenir la supériorité du mot Dieu et l'infériorité du mot Seigneur. Si donc je vous montre le Fils désigné sous un titre encore plus élevé, que direz-vous ? mettez-vous un terme à la lutte ? vous désisterez-vous de votre opiniâtreté ? Reconnaissez-vous votre salut ? renoncerez-vous à votre folie ? avez-vous compris ce que je dis ? Les hérétiques assignent au Fils le nom de Seigneur, et au Père celui de Dieu comme étant supérieur : par conséquent, en vous montrant le Fils appelé d'un nom supérieur au nom même de Dieu, le combat est fini; je triomphe de vous par vos propres armes, je m'élève au-dessus de vous à l'aide de vos propres ailes. Vous avez dit que le nom de Dieu est au-dessus du nom de Seigneur. Or je me propose de vous faire voir que ce dernier ne sied point au Père, si le Père est au-dessus du Fils, et que le premier ne sied pas non plus au Fils, si le Fils est au-dessous du Père. Écoutez ces paroles du prophète : «Celui-ci est notre Dieu, et l'on n'en reconnaîtra pas d'autre que lui. C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la sagesse : après cela, il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes.» (Bar 3,36-38) Que dites-vous à cela ? qu'opposez-vous à ces paroles ? Rien, n'est-ce pas ? car la vérité reste, rayonnante de clarté et éblouissant les yeux même des hérétiques qui lui refusent leur foi.

Quoique la lutte soit sérieuse et la chaleur accablante, cependant l'amour de la parole doit l'emporter chez les auditeurs sur toute incommodité, de même que la rosée de la doctrine tempère ce que la chaleur a d'excessif. Puisque nous ne nous réunissons qu'une ou deux fois par semaine, il n'est pas permis d'écouter avec indifférence. Si, au sortir de ce lieu, l'on vous demande : De quoi l'orateur vous a-t-il entretenus ? et qu'après avoir répondu : Il a parlé contre les hérétiques; on ajoute : Et qu'a-t-il dit ? vous ne vous en souveniez plus, votre confusion serait au comble. Mais si vous le lui exposez, vous l'impressionnez profondément : si c'est un hérétique, vous le redressez; si c'est un ami négligent, vous le ramenez; si c'est une

HOMÉLIE SUR SAINT PHOCAS

femme légère, vous lui inspirez plus de retenue; car vous devez rendre compte même à une femme. «Que les femmes, dit l'Apôtre, gardent le silence dans l'Eglise : si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leurs époux.» (1 Cor 14,34-35) Lorsque vous serez rentré dans votre maison et que votre femme vous demandera : Que m'apportez-vous de l'Eglise ? répondez-lui : Je ne vous apporte ni de la viande, ni du vin, ni de l'or, ni une parure corporelle, mais une doctrine propre à remplir l'âme de sagesse. Lorsque vous serez auprès de votre épouse, servez-lui une table spirituelle : dites-lui, tandis que vos souvenirs sont vivants : Goûtons d'abord les aliments spirituels, et nous goûterons ensuite les aliments d'une table matérielle. Si nous adoptons cette disposition en ce qui nous concerne, Dieu sera au milieu de nous et pour bénir la table et pour nous couronner. Pour tous ces bienfaits rendons-lui grâce à Lui, Père, en l'unité du Fils et du saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.